

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Lassés par cet effort qu'ils avaient dû faire, eux qui avaient si peu de forces, ils se laissèrent tomber à côté, sur le second lit, silencieux, abattus, le regard profond, suppliant, tourné vers lui qui venait d'apparaître, lui, le chef, leur soutien. Et ils semblaient redire la parole sainte : " Maître, sauvez-nous ! "

Pierre s'approcha du lit.

Un silence énorme était dans l'infini déroulé autour d'eux. dans la nuit lourde tombée par delà ces murs frêles, si blancs sous la clarté rude de la grosse lampe de cuivre. Il se pencha sur le malade, écouta sa respiration, plongea en ce regard fixe désolé, que l'autre avait toujours en sa rigidité, sa prostration de résigné ou de vaincu sentant la lutte inutile. Mais Farou ne bougea pas. Bien mieux, il abaissa ses paupières et il sembla s'en aller en un évanouissement ou un demi-sommeil inquiétant. Pierre, resté debout, attendit un instant, puis, comme les autres, sans mot dire, il s'assit au bord du lit voisin. Une douleur lui venait.

— Et dire qu'il eût suffi d'un peu de quinine, se répétait-il à mi-voix, étreignant sa tête lui aussi avec ce même geste de lassitude et de tristesse que les autres avaient.

Là-haut, Reynaud était remonté à l'appareil. Pierre le rejoignit.

— Voit-on El Berd maintenant ?

— Presque, mon lieutenant.

— Pouvez-vous communiquer ?

— On peut essayer.

Reynaud fit des appels, puis commença. Mais aussitôt la transmission fut coupée.

— Eh bien ? demanda Pierre.

— Ils ne peuvent pas lire..... Je vais pourtant bien doucement..... Il est vrai que ce n'est pas " riche "..... Tenez... Regardez...

La zone rougeâtre de tout à l'heure s'était changée en un globe énorme, halo rouge, nuageux, sans consistance. Par moments, cela tremblait, c'était El Berd qui faisait des appels. On le devinait par habitude, car autrement, dans ce brouillard, il était impossible de nettement distinguer. Non, réellement il n'y avait rien à faire.

— Attendons encore, murmura Pierre.

Du temps passa. Il faisait très froid dans ce petit poste perché sur une haute dune, au milieu de l'étendue où le vent filait sans cesse. D'en bas aucun bruit ne montait. On n'entendait que les battements réguliers de la grosse horloge accrochée au mur allant dans le silence d'un même heurt monotone et doux. Cela seul, cette petite chose qu'un rien, un grain de sable eût suffi à arrêter, semblait avoir une vie et bercer leur douleur. Ils s'oubliaient. Pierre, redescendu de l'échelle, s'était assis sur une chaise et accoudé à la table. Là-haut, réinstallé à son poste, sur le dernier échelon, Reynaud se tassait, ayant froid. Parfois il s'essuyait les yeux, parce que, sous le vent qui filait aux flancs de l'appareil, par l'ouverture, ils s'emplissaient de larmes glacées, très gênantes. Il faisait cela très vite, naturellement, et remplaçait après sa main dans sa poche. Son dos se courbait large ; les épaules étaient remontées, la tête enfoncée dans l'encolure ; ses oreilles rouges, mordues par la bise, dépassaient sous le képi enfoncé bas sur sa bonne grosse tête brune. Tout à coup, il se redressa, déclancha la manette de l'appareil.

— On voit un peu mieux, murmura-t-il... Ah ! si l'on pouvait nous lire, là-bas.....

— On voit ? souffla Pierre.

— Oui, je crois... cette fois, on pourra... mais pas longtemps...

— Enfin ! dit Pierre.

...Pas longtemps !... C'était le salut pour le malade, un seul mot, le salut... cette seconde de communication à travers l'espace.

— Vite, demandez s'ils ont de la quinine.

L'appareil vibra, heurté de coups sourds à intervalles mesurés. Car il fallait aller lentement si l'on voulait être lu du premier coup, ne pas perdre ce temps si précieux, si rare où la communication s'offrait inespérée. Et le soldat y mit toute sa patience et son attention. Il étreignait l'appareil du bras gauche, l'œil à la lunette ; la main droite posée sur la manette cadencait les ombres et les rayons. Et, par moments, il s'arrêtait de respirer, ayant peur...

— Oui, mon lieutenant, dit-il, la voix plus affirmée... Oui, ils ont de la quinine.

— Alors... qu'on laisse le feu allumé toute la nuit... Tu peux encore transmettre cela ?... Bien... Ahmar va partir tout de suite.

Quand la transmission fut achevée, il s'attarda un instant, immobile dans la même pose.

— C'est fait, mon lieutenant. On veillera là-bas.

Et il se redressa, se secoua, puis sourit. Il en avait eu chaud. Pierre prit sa place à l'appareil, heureux. Son cœur délivré de l'odieuse angoisse qui, dès son arrivée au poste, l'avait étreint, battait à larges oscillations en sa poitrine dégagée. Demain, à la même heure, Ahmar serait de retour et Farou serait sauvé. Ah ! ce brave Reynaud !... Mais comment avait-il pu !... Réellement, c'était inouï. Là-bas c'était le même nuage, rouge, la même boule lumineuse embroussaillée, échevelée comme une rose des huissons, s'évaporant dans la nuit... Et il avait lu en ce lointain diffus... et ceux de là-bas l'avaient compris aussi ! Certes, il ne devait guère être plus beau, le feu de Bir bou Chama... Mais au premier mot peut-être, à El Berd, ils avaient saisi l'appel envoyé dans la nuit..... et comme Reynaud, ici, ils avaient étreint l'appareil, arrêté leur respiration, déculé l'acuité de leur regard... Ah ! les braves gens !...

— Oh ! c'est encore bien beau, cela, mon lieutenant. Pourvu que la lu-

(1) Ollendorf, Paris. Reprod. interdite.